

Histoire et vérité chez Paul Ricœur et Thucydide: mimesis et enargeia

Martinho Tomé Soares

Résumé:

Cet article essaye d'analyser l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse* de Thucydide à la lumière des thèses ricœuriennes sur l'épistémologie de la connaissance historique, en prenant notamment en considération les trois moments essentiels de l'opération historiographique: la preuve documentaire, l'explication/compréhension et l'écriture/représentation. Cela nous conduit à insérer le texte de Thucydide dans la séquence des trois phases de la mimésis impliquée dans toute mise en discours: préfiguration, configuration et refiguration. Le dialogue que nous établissons entre le philosophe français et l'historien grec nous permet aussi de trouver plusieurs dissimilitudes et similitudes entre les deux, soit en réfléchissant sur la question de la vérité, soit en réfléchissant sur la dialectique entre lire et voir, sous le signe du concept rhétorique de l'*enargeia*.

Mots-clés: Ricœur, Thucydide, mimesis, enargeia, vérité.

Abstract:

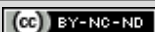
This article attempts to analyze the The Peloponnesian War of Thucydides in the light of the Ricœur's theses on the epistemology of historical knowledge, in particular the three essential moments of the historiographic operation: documentary evidence, explanation / understanding and writing / representation. This leads us to insert the text of Thucydides in the sequence of the three phases of the mimesis involved in any narrative: prefiguration, configuration, refiguration. The dialogue that we establish between the French philosopher and the Greek historian also allows us to find several dissimilarities and similarities between them, either by reflecting on the question of truth or by reflecting on the dialectic between reading and seeing under the guidance of the rhetorical concept of enargeia.

Keywords: Ricœur, Thucydides, mimesis, enargeia, truth.

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 8, No 1 (2017), pp. 9-141

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2017.393

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Noncommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

Histoire et vérité chez Paul Ricœur et Thucydide: mimesis et enargeia

Martinho Tomé Soares

Au fur et à mesure que les historiens contemporains deviennent plus conscients de leur
méthodologie, on pourrait, dans le même esprit, commencer à considérer les outils
intellectuels et critiques analogues des premiers historiens.¹
Une étude d'épistémologie historique peut se nourrir exclusivement de quelques miettes
tombées de la table d'Aristote et de Thucydide.²

Introduction

La confrontation de *l'Histoire de la Guerre du Péloponnèse* de Thucydide avec les méditations épistémologiques de Paul Ricœur autour de la discipline historique a été stimulée par les mots encourageants de Hunter et Veyne,³ cités ci-dessus, mais aussi par les réflexions inspiratrices de Claude Calame,⁴ qui cherchent à croiser la théorie narrative de Paul Ricœur avec la pragmatique linguistique et l'historiographie grecque, comme elle est pratiquée par Hérodote et Thucydide. À la suite de ces travaux, nous essayons nous-mêmes d'insérer l'opération historiographique de Thucydide dans la séquence des trois phases de la mimésis impliquée dans toute mise en discours. En d'autres termes, nous voulons confronter l'historiographie thucydidiennne avec les trois moments imbriqués de l'opération historiographique déterminés par Ricœur comme étant essentiels à l'épistémologie de la connaissance historique: la preuve documentaire, l'explication/compréhension et l'écriture/représentation.⁵ De ces trois moments de l'opération historiographique dépend la vérité en histoire car, on s'en souvient, "c'est ensemble que scripturalité, explication compréhensive et preuve documentaire sont susceptibles d'accréditer la prétention à la vérité du discours historique."⁶

Ricœur et Thucydide sont tous les deux guidés par le souci de vérité. Sous le binôme d'*Histoire et vérité*, Ricœur rassemblait ses premiers travaux d'épistémologie et de philosophie de l'histoire.⁷ Le sujet traverse la trilogie *Temps et Récit* et devient, comme l'a bien souligné François Dosse, "le fil conducteur majeur" de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*.⁸ Avec Thucydide la vérité est devenue la visée de l'historien.⁹ C'est à lui que nous devons les premières et précieuses réflexions méthodologiques sur l'office de l'historien et son ambition de vérité (Th. I.20-22). D'ailleurs, c'est ce "culte du vrai" qui amène Ricœur, à la suite de François Dosse, à considérer Thucydide un maître de vérité, en disant que "la problématique de la vérité commence moins par Hérodote, le premier *histor*, que par Thucydide et son "culte du vrai."¹⁰

Néanmoins, Thucydide n'est pas un auteur central dans la pensée de Paul Ricœur, même s'il est invoqué dans toutes ses œuvres et dans la majorité de ses articles portant sur la problématique de l'histoire. Le nom de l'auteur de *l'Histoire de la Guerre du Péloponnèse* est convié, brièvement dans la plupart des cas, et dans des notes de bas de pages, pour des raisons bien diverses: soit à propos de la tendance généralisante de son système explicatif, soit à propos du

caractère vraisemblable (poétique) de ses discours politiques et guerriers, ou même à propos de la fonction de l'*histor* dans la Grèce Ancienne et de sa relation avec l'aède.

Ainsi, dans une note de *Histoire et Vérité*, Ricœur approche le genre de causalité mise en pratique par l'historien athénien de celle de la science physique de son temps, en l'écartant, à ce niveau, de son prédécesseur Hérodote.¹¹ Le nom de l'historiographe hellénique est invoqué deux fois dans *Temps et Récit I* et une fois dans *Temps et Récit II*. Dans un premier passage, Ricœur affirme que le récit de Thucydide contredit l'assertion aristotélicienne selon laquelle l'Histoire est trop épisodique pour s'intégrer de plein droit dans la Poétique;¹² et dans un second passage du même livre,¹³ il se contente simplement de nommer Thucydide, par le biais d'une référence à l'historien et intellectuel français Paul Veyne qui cite souvent l'auteur grec dans son œuvre *Comment on écrit l'histoire*.¹⁴ Dans *Temps et Récit II*, Ricœur évoque l'Athénien au sujet du fameux *ktêma es aei*, qu'on peut traduire par "possession à jamais" ou "trésor pour toujours," et qui exprime la valeur intemporelle des leçons historiques mises en intrigue par Thucydide.¹⁵

[...] Si l'on veut voir clair dans les événements passés et dans ceux qui, à l'avenir, en vertu du caractère humain qui est le leur, présenteront des similitudes ou des analogies, qu'alors, on les juge utiles, et cela suffira: ils constituent un trésor pour toujours, plutôt qu'une production d'apparat pour un auditoire du moment.¹⁶

Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, l'auteur de *La Guerre du Péloponnèse* est clairement mentionné quatre fois (voir pages 29, 168, 173, 209): il est présenté comme "maître de vérité," la question des *ktêma es aei* est reprise, et son nom revient encore à propos de la distinction de l'*histor* et de l'aède.¹⁷ Thucydide est aussi mentionné brièvement dans plusieurs articles concernant le sujet historique, la plupart des fois à côté d'Hérodote, pour souligner son rôle comme l'un des pères de l'Histoire.

Ricœur a dû connaître ces questions inhérentes à l'historiographie thucydidiennne par le biais des études de François Dosse,¹⁸ Raymond Aron,¹⁹ François Hartog,²⁰ et peut-être François Châtelet,²¹ auteurs fréquemment cités par le philosophe français dans ses œuvres de philosophie historique, et lorsqu'il évoque Thucydide.

La raison pour laquelle l'historien ancien ne trouve pas une place importante dans l'œuvre du philosophe français est claire et compréhensible: la matière historique à laquelle se consacre davantage Ricœur commence au XIX^e siècle avec l'histoire scientifique de l'école méthodique, qui devient elle-même assez problématique au cours du XX^e siècle, en raison des multiples et successives transformations que la science historique a connu, de la forme structurale de l'École des Annales au retour de l'histoire narrative sous l'égide de la *microstoria* italienne ou de l'histoire des représentations. Or, l'histoire narrative et politique-militaire de Thucydide, malgré son souci de vérité, ne peut pas être considérée comme une vraie histoire scientifique, car elle a bien des défauts et des lacunes au niveau de la critique interne et externe des sources et elle est très éloignée de l'érudition qui ne verra le jour qu'à partir des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles et qui ouvrira le chemin à la rigoureuse méthode scientifique du XIX^e siècle. De ce point de vue, Thucydide n'est pas, en effet, un collègue.²² Toutefois, l'institution d'une méthodologie guidée par des critères de vérité (*aletheia*) et de justesse (*akribeia*), d'objectivité et d'impartialité; le refus du merveilleux (*mythôdes*); l'attitude critique envers les preuves et la mémoire; l'agencement des faits en forme narrative et par ordre chronologique et la reconstruction conjecturale du passé à

partir des traces archéologiques²³ ont permis l'élection de l'historien athénien comme figure tutélaire de l'histoire analytique, méthodique, positiviste du XIX^e siècle. En effet, c'est à lui que nous devons le premier exemplaire d'histoire politique-militaire contemporaine ou du temps présent. Personne comme lui n'a su, dans l'Antiquité, accorder les faits (*erga*) et les discours (*logoi*), la science et l'art, l'objectivité et la subjectivité, la rhétorique et la preuve.²⁴ Donc, ce n'est pas par hasard que Leopold Ranke et, après lui, les historiens dits positivistes l'ont pris comme patron de l'histoire scientifique.²⁵ Kurt von Fritz soutenait, contre Wilamowitz et contre Collingwood, que l'histoire scientifique avait commencé avec Thucydide, et que les historiens modernes pouvaient recevoir "des leçons de leur collègue antique."²⁶ L'expression de Leopold Ranke ("wie es eigentlich war") sur laquelle s'appuie Ricœur pour édifier le concept fondamental de représentance²⁷ est elle-même une appropriation du programme méthodologique thucydidien, qui voulait raconter les faits en eux-mêmes (*auta ta erga*) ou "tels qu'ils se sont passés." Le "tel que" de Ranke est inspiré par le *ὡς* (ὡς) du début de *l'Histoire de la Guerre du Péloponnèse*: "Thucydide d'Athènes a raconté la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens *tel qu'ils ont guerroyé les uns contre les autres.*"²⁸

Ceci dit, on peut se demander à quel point Thucydide peut être considéré comme un maître de vérité. Pour répondre à cette question, il suffit d'analyser son travail à la lumière des propositions ricœuriennes sur l'opération historiographique. Cet exercice a la vertu de faire émerger les forces et les faiblesses de l'histoire thucydidienne.

Notre but n'est pas celui de répéter, ni de concentrer ici les résultats de la longue recherche que nous avons dépliée auparavant.²⁹ Notre propos est plutôt d'en donner un bref aperçu en mettant en relief l'un des sujets les plus remarquables du dialogue que nous avons établi entre le philosophe français et l'historien grec: celui de la dialectique entre lire et voir, sous le signe du concept rhétorique de *l'enargeia*.

Préfiguration, configuration, refiguration de *l'Histoire de la Guerre du Péloponnèse*

En effet l'opération historiographique peut être insérée dans la séquence des trois phases de mimesis impliquée par toute mise en discours: préfiguration (du temps et de l'espace) dans la perception et par l'intermédiaire des témoignages, sinon des documents; configuration (en passé historique) par des moyens discursifs et rhétoriques qui ne se limitent pas au narratif; refiguration, avec son impact pragmatique, dans la réception et l'interprétation (des actions passées non pas mises en intrigue, mais mises en discours dans la monographie d'histoire).³⁰

La préfiguration

Ce qui éloigne le plus l'histoire de Thucydide de celle d'un historien scientifique de nos jours c'est l'absence de présentation de preuves et de sources, le manque de justification pour ses options interprétatives et explicatives. Pour l'auteur de *l'Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, l'interprétation n'est pas l'opération épistémique et vérifiable dont parle Paul Ricœur.³¹ Cette lacune se montre à partir du principe de la phase documentaire considéré comme fondamental par Ricœur. Le philosophe français insiste sur l'imbrication des trois moments méthodologiques et "sur la contrainte incessante de l'impératif documentaire — avec son noyau dur de la critique des témoignages — qui opère aussi bien dans le moment de l'explication/compréhension que

dans celui de l'écriture."³² La sauvegarde de la frontière entre histoire et fiction dépend dans une large mesure de cette contrainte de l'impératif documentaire tout au long de l'opération historiographique. C'est elle qui empêche la phase de représentation/écriture de se fermer sur soi-même et qui lui permet de conserver la visée de vérité propre au discours historique.

Thucydide se montre très conscient de l'importance de la phase documentaire pour la réussite et la crédibilité du travail de l'historien. Ses déclarations méthodologiques en sont révélatrices, démontrant une grande préoccupation vis-à-vis des indices et des témoins:

Cependant, on ne saurait se tromper en se fondant sur les indices ci-dessus et en jugeant, en somme, de cette façon les faits que j'ai passés en revue [...] et l'on tiendra que, d'après les signes les plus nets, il sont, pour des faits anciens, suffisamment établis.³³

En ce qui concerne les actes qui prirent place au cours de la guerre, je n'ai pas cru devoir, pour les raconter, me fier aux informations du premier venu, non plus qu'à mon avis personnel: ou bien j'ai assisté moi-même, ou bien j'ai enquêté sur chacun auprès d'autrui avec toute l'exactitude possible. J'avais, d'ailleurs, de la peine à les établir, car les témoins de chaque fait en présentaient des versions qui variaient, selon leur sympathie à l'égard des uns ou des autres, et selon leur mémoire.³⁴

Effectivement, on ne peut pas dire que Thucydide ne fonde pas son information sur des preuves documentaires, dans le sens plus général que Ricœur accorde à ce concept et qui englobe et les traces et les témoins. Il est le premier historien à affirmer ouvertement que sa recherche historique est faite à partir des preuves: "d'après les indices qui, au cours des recherches les plus étendues, m'ont permis d'arriver à une conviction" — *ek de tekmeriôn ôn epi makrotaton skopounti moi pisteusai*.³⁵ Dans les deux premiers livres de l'œuvre, ceux qui portent plus sur le passé lointain, la méthodologie, les biographies, l'archéologie et la géographie, termes comme *semeion* (indice), *tekmerion* (preuve), *martyrion* (témoin) sont fréquents. Et, comme a bien remarqué Calame, "L'idée de "trace" fondant le document en histoire trouve en quelque sorte un précurseur dans le *semeion*, dans l'indice et dans le *tekmerion*, la marque de reconnaissance tels que les conçoivent Thucydide."³⁶ Toutefois, le fait qu'il n'exhibe pas ses sources, ni les critères utilisés pour son analyse critique, rend difficile de vérifier la véracité des faits rapportés et d'évaluer la qualité de la sélection et de l'interprétation des documents et des explications. Ce n'est que dans la section intitulée "Archéologie," qu'il est plus explicite en ce qui concerne les preuves aussi bien que son raisonnement.

Il faudra attendre plusieurs siècles pour que les historiens commencent à légitimer leurs propositions à l'aide de preuves documentaires. Jusqu'à Lorenzo Valla et Mabillon, Thucydide reste un modèle insurmontable pour l'historiographie soucieuse de vérité. Il est vrai qu'il suffit à Thucydide (de même que pour les anciens historiens) en tant qu'*histor*, de dire "je" pour dire le vrai, son "je" est un garant déontologique.³⁷ Il avait le sentiment que l'on devait le croire sur parole, car son autorité est celle de l'*histor* et du *phronimos*, donc il n'est pas obligé de donner accès à ses sources ou de révéler "par quels procédés d'une (supposée) critique méthodologique [...] passe [...] de la diversité des récits à l'appréhension de l'unicité du fait."³⁸

La primauté de l'observation directe (*autopsia*) sur les archives, l'archéologie, la philologie est une caractéristique des histoires d'Hérodote, de Thucydide et de leurs successeurs. L'*autopsia* de l'historien et des témoins oculaires est à la base d'un savoir éclairé:

Le savoir doit se fonder sur l'autopsie et s'organise sur la base des données qu'elle procure. Des deux moyens de la connaissance historique, l'œil (*opsis*) et l'oreille (*akôe*), seul le premier peut conduire à une vision claire et distincte (*saphos eidenai*).³⁹

L'*autopsia* demande une histoire du temps présent, une histoire reposant sur ce que l'on a vu ou écouté, une histoire fondée sur des témoins directs des événements,⁴⁰ sur la mémoire et la tradition orale.⁴¹ Et Thucydide affirme avoir écouté des témoignages. Cependant il se montre prudent et refuse l'acceptation acritique de ce qu'il lui est arrivé par l'oreille (Th. I.22, 2). Cette méfiance envers les témoins et la mémoire (I.22, 2; aussi II.54, 3; VII.8, 2) nous rappelle les méditations ricœuriennes sur le rapport entre l'historien et le témoin, l'histoire et la mémoire.⁴² Thucydide fait allusion, dans les propositions méthodologiques, à l'une des conditions fondamentales de la critique des témoins selon Ricœur, à savoir, la possibilité de soupçonner et de demander à quelqu'un d'autre. Cette possibilité "ouvre à son tour un espace de controverse dans lequel plusieurs témoignages et plusieurs témoins se voient confrontés."⁴³ Le témoin peut déclarer: "j'y étais"; "croyez-moi"; et: "si vous ne me croyez pas demandez à quelqu'un d'autre."⁴⁴ Et c'est le propre du témoin d'accepter d'être convoqué et de répondre au contradictoire.

Thucydide révèle aussi une conscience de l'écart critique de l'historien par rapport au témoin et à la mémoire. Ricœur soutient que l'histoire a des privilèges uniques, notamment la mission de corriger la vérité transmise par l'immédiateté de la mémoire. Chez Thucydide et chez Ricœur le témoin apparaît, alors, comme une structure de transition entre la mémoire (qui découle de l'*autopsia*) et l'histoire. L'historien François Hartog vient ici au secours de notre lecture:

Le témoin n'est pas un historien et l'historien, s'il peut être, le cas échéant, un témoin, n'a pas à l'être, et surtout ce n'est qu'en prenant ses distances par rapport au témoin (tout témoin, y compris lui-même) qu'il peut commencer à devenir historien. Être témoin n'a ainsi jamais été ni une condition suffisante ni même une condition nécessaire pour être historien. Mais cela, Thucydide déjà, nous l'avait appris.⁴⁵

À la suite de Ricœur et Thucydide on peut conclure que si, d'un côté, "nous n'avons pas mieux que la mémoire pour signifier que quelque chose a eu lieu, est arrivé, s'est passé *avant* que nous déclarions nous en souvenir,"⁴⁶ d'un autre côté, la présence de la mémoire et du témoin dans l'opération historiographique n'est pas du tout pacifique. Et cela devient plus aigu dans le cadre d'une guerre — qu'il s'agisse de celle du Péloponnèse ou de la Seconde Guerre Mondiale.

La configuration

Il y a donc au-delà des siècles une leçon à tirer des remarques méthodologiques formulées par Thucydide sur le métier de l'historiographe: impossible pour qui envisage les marques du passé dans leur disparité non pas en philosophe, mais en praticien de la reformulation de ce passé, d'éluder la mise en forme d'ordre sémiotique.⁴⁷

Un détournement de la bouche (l'oralité) et de l'oreille (l'ouïe) vers la vision (*opsis*) et l'écriture est bien évident, dès le prologue méthodologique. Pour ce faire, l'historien censure et le *rhétor*, celui qui utilise le pouvoir rhétorique des *logoi* uniquement pour convaincre et toucher les

émotions du public, et le logographe, celui qui embellit ses discours avec de belles histoires qui visent uniquement séduire ceux qui l'écoutent.

On croira moins volontiers des poètes, qui ont célébré ces faits en leur prêtant des beautés qui les grandissent, ou les logographes, qui les ont rapportés en cherchant l'agrément de l'auditeur plus que le vrai.⁴⁸

À l'audition, l'absence de merveilleux dans les faits rapportés paraîtra sans doute en diminuer le charme [...], ils constituent un trésor pour toujours, plutôt qu'une production d'apparat pour un auditoire du moment.⁴⁹

Thucydide, à son tour, va concentrer son attention sur l'écriture, en adoptant, pour caractériser son travail, le verbe *syngrapho*: "réunir par écrit "rapporter," "enregistrer."⁵⁰ Ce verbe représente un changement de paradigme, car sa valeur sémantique se rapporte davantage à des textes techniques et bureaucratiques, donc sans prétentions littéraires.⁵¹ C'est dans les documents administratifs qui pullulaient dans l'Athènes démocratique du V^e siècle que Thucydide a cherché l'archétype pour son récit.⁵² Par ce biais l'histoire prenait conscience d'être écriture, historiographie, mais aussi écriture impartiale et objective. Son texte ne se destinait pas à la récitation devant un auditoire, comme celui des poètes ou même celui de son antécédent, Hérodote; il visait plutôt la lecture privée. Pour que l'histoire devienne quête de vérité (*ê zêtêsis tês alêtheias*), la voix subjective de l'auteur se tait pour laisser parler les faits. Pour cette raison, l'auteur se nomme à la troisième personne (Th.1, 1). Nicole Loraux critique durement cet effacement fictif de la subjectivité de l'historien et de sa pratique scripturaire pour créer l'illusion que les faits parlent par eux-mêmes. L'autoreprésentation et l'auto-effacement contenus ensemble dans la première phrase de l'œuvre n'ont d'autre but que d'une part nous convaincre de l'impartialité et de l'objectivité du texte, et d'autre part nous faire croire qu'il n'y a pas de médiation entre les faits et l'écriture, "la guerre se révélant elle-même, comme si le lieu de cette révélation n'était pas une œuvre écrite." Aussi bien, Nicole Loraux critique-t-elle Thucydide de concevoir le texte comme un miroir transparent: "le lecteur est invité à se convaincre que, dans le texte, il trouve les faits, rien que les faits."⁵³ Sans que Ricœur ne se rapporte jamais à Thucydide à l'égard de cette question, il n'en reste pas moins vrai qu'elle est à la base de sa théorie de la représentance. Le texte historique n'est jamais une reproduction ou représentation fidèle du passé, il est plutôt une reconstruction et il occupe une place de lieutenance par rapport au passé. Par conséquent, le texte historique est atteint par la même énigme que celle de la mémoire, car il est lui aussi la présence d'une absence.⁵⁴ Nous pouvons donc conclure que, si Thucydide s'est aperçu de ce décalage entre l'image mnémonique et "l'avoir été" (peu après lui Platon et Aristote se montrent fort conscients de cette énigme qui affecte la mémoire),⁵⁵ il jugeait en revanche que le texte pouvait être l'image (*eikon*) fidèle des événements remémorés (*mnemê*) et qu'il pouvait raconter ces derniers *comme* ils se sont passés, sans se rendre compte qu'être *comme* "c'est être et n'être pas," c'est-à-dire sans mesurer le fait que "*l'être comme ... [est] corrélatif du voir comme...*, dans lequel se résume le travail de la métaphore au plan du langage."⁵⁶ Thucydide conçoit la mimesis à la façon platonicienne, c'est-à-dire comme une *mimesis* copie, uniquement de liaison, sans se rendre compte que la mise-en-intrigue historique comme la mise en intrigue fictionnelle, comme l'ont bien vu Aristote et Ricœur, ont toutes les deux aussi une fonction de coupure, qui ouvre un espace de fiction, dû à la transposition métaphorique entre le champ de l'éthique et celui de la poétique.

D'autre part, la tendance de Thucydide à la généralisation, sa tentative d'articuler dans le récit un certain nombre de constantes du comportement humain avec des événements particuliers, nous permet de dire que sa mise-en-intrigue ou mimesis II porte un modèle explicatif mixte, à la fois "nomothétique" et "idiographique," car il englobe l'explication par des "lois" (pas des lois scientifiques, bien sûr, mais des lieux-communs, des généralités ou des "vraisemblances suggérées"⁵⁷) et par des motifs personnels. En ce sens, il nous semble qu'il y a chez lui quelque chose de la dialectique ricœurienne de la compréhension et de l'explication.⁵⁸

Au niveau de mimesis II, l'histoire thucydidiennne se présente donc comme une configuration narrative telle que la définit Ricœur à la suite d'Aristote et de Louis O. Mink:⁵⁹ d'un ensemble hétérogène d'événements elle tire une histoire intelligible. La mise en intrigue arrive en effet à assembler dans le corps textuel un ensemble de facteurs aussi hétérogènes que des agents, des buts, des moyens, des interactions, des circonstances, des résultats inattendus, des péripéties, des *pathoi*, etc., en conservant toujours l'unicité et la totalité du *mythos*. De cette façon, elle est plus qu'une chronique, qu'une énumération d'événements dans un ordre sériel, car elle combine deux dimensions temporelles: l'une chronologique, qui correspond à la dimension épisodique et factuelle du récit, et l'autre non chronologique ou configurante, par laquelle le récit transforme les événements en histoire et fait que l'histoire se laisse suivre.⁶⁰ Même s'il n'est pas assez attentif à la datation chronologique des événements, même si les événements historiques sont ici subordonnés aux procès ou unités thématiques,⁶¹ ils contribuent néanmoins au développement de l'intrigue et sont ce qui permet à l'histoire d'avancer par un lien de causalité interne. En lisant l'œuvre nous avons toujours la sensation qu'elle s'achemine d'un point de départ vers un épilogue: la défaite d'Athènes. Les événements ordonnés les uns à cause des autres, et pas les uns après les autres, font que l'intrigue thucydidiennne devienne universelle, s'éloignant par là des déclarations d'Aristote sur l'histoire-chronique (*Poétique*, 1451b 1-7).⁶² Selon Ricœur, les universaux que l'intrigue cohérente engendre au niveau interne ne sont pas du même genre que celui des idées du système platonicien, ce "sont des universaux parents de la sagesse pratique, donc de l'éthique et de la politique."⁶³ On ne saurait pas mieux caractériser les généralisations thucydidiennes. Ricœur lui-même est d'avis que le récit de Thucydide contredit l'assertion aristotélicienne selon laquelle l'Histoire est trop épisodique pour s'intégrer de plein droit dans la Poétique.⁶⁴

Le problème de l'intrigue de Thucydide par rapport aux histoires modernes politiques ou événementielles c'est qu'il n'arrive cependant pas à faire ce que Ricœur appelle une coupure épistémologique⁶⁵ nette par rapport au champ de la fiction: on a parfois l'impression que le temps du récit l'emporte sur le temps historique, le temps de la causalité narrative l'emporte sur la causalité historique; l'événement narratif l'emporte sur l'événement historique. Ce qui est bien évident et même peu probable à cette époque, c'est que Thucydide n'a pas construit le temps historique avec les connecteurs de la récente méthodologie historique, qui permettent d'inscrire des événements du temps vécu sur le temps cosmique, à savoir, le calendrier, la suite des générations, les archives, les documents et les traces. Et c'est là ce qui s'avère le plus défectueux et rudimentaire dans son récit historique par rapport à l'histoire moderne.

La refiguration: lire et voir

Ricœur soutient que le dynamisme de la mimesis ne cherche pas seulement la littérarité du texte poétique, mais aussi l'effet (path)étique sur le récepteur/lecteur: "le récit a son sens plein

quand il est restitué au temps de l'agir et du pâtir dans *mimesis* III."⁶⁶ Dans ce procès, l'acte de lecture joue un rôle fondamental, celui de faire l'intersection entre le monde du texte et le monde du lecteur, car c'est chez le lecteur que s'achève le parcours de la *mimesis*. Ceci s'applique et à la fiction et à l'historiographie, puisque "toute graphie, dont l'historiographie, relève d'une théorie élargie de la lecture."⁶⁷ Le texte de Thucydide s'adresse clairement à un public et compte sur la lecture comme instrument de refiguration:

L'implication du lecteur dans l'histoire est une partie essentielle de sa stratégie et elle permet une alliance entre l'auteur et le lecteur. Le lecteur devient le participant volontaire dans la création du travail, son co-créateur et auxiliaire. La tension entre l'attitude de l'auteur et celle de l'auditoire n'a donc jamais besoin de confrontation. Plutôt, en témoignant et en évaluant les événements et les personnages décrits par l'auteur, les lecteurs sont amenés à régler leurs propres réactions à celles du texte et à assimiler leurs attitudes à celles de l'auteur.⁶⁸

Le souci de convaincre et de frapper le lecteur est à l'origine du fait que l'on retrouve dans son texte "les mêmes subtilités de composition remplaçant l'exposé direct, le même appel à l'esprit du lecteur ou du spectateur."⁶⁹ Ces subtilités de composition sont bien identifiées par W. Robert Connor. Selon lui:

Elles sont familières à l'auteur selon la critique — la sélection de l'épisode et le détail, le choix du mot et de la phrase, la détermination soigneuse du moment pour nous donner une vision plus proche des événements et des personnages et de les représenter avec prégnance et vivacité, et le moment où les dessiner et les laisser de façon vague et impressionniste. Sélection, mise en forme, ombrage — elles ont toutes leur place dans une évaluation appropriée du travail de Thucydide.⁷⁰

Ceci ne veut pas dire que Thucydide soit sensationnaliste.⁷¹ Bien au contraire, il évite de l'être, en essayant de nous offrir un rapport détaillé, objectif et impartial, où l'auteur s'empêche de porter des jugements et faire des commentaires exprès, en se cachant derrière le récit, pour créer justement l'impression que les événements et les acteurs parlent par eux-mêmes, comme dans les tragédies.⁷² L'effet est alors plus profond et frappant que s'il portait des jugements moraux directs et s'il partageait ses opinions, en augmentant, par-là, l'effet dramatique du récit. Les jugements de Thucydide restent donc subtils et implicites, ils s'inscrivent en quelque sorte dans les faits, contribuant à ce que le récit soit plus intense et convaincant.⁷³

Ces techniques que l'historien applique si discrètement dans la configuration narrative et qui ont comme visée l'engagement émotionnel et éthique du lecteur /auditeur et l'émission d'un message, forment ce que Ricœur appelle le rôle de la fiction dans la représentation historique. Le propre de l'historien c'est en effet de remplir son texte avec la nécessaire et véridique intensité morale et émotionnelle; le propre du lecteur c'est d'accomplir le procès de configuration narrative par le biais de la lecture refigurative de ce que l'auteur a inséré dans l'intrigue. De ce fait, c'est dans la lecture que s'achève l'engagement mutuel de l'histoire et de la fiction. Si l'historien s'engage si fortement dans la construction de son récit, c'est qu'il a l'ambition que le récepteur *voie comme lui*, qu'il lui fasse confiance et se laisse affecter. Pour cela il ne suffit pas de dire, il faut montrer, faire voir.

I. Voir-comme tragique

Au niveau de la refiguration, la fiction peut prêter assistance à l'histoire pour deux raisons: pour "voir-comme" et pour "faire voir."⁷⁴ La première modalité comprend les traits de l'imaginaire qui s'empruntent directement à la fonction métaphorique du "voir-comme." La deuxième comprend la visibilité vivante que l'historien doit imprimer à son récit quand il s'agit de raconter des événements "uniquement uniques" que l'on ne peut pas oublier.⁷⁵ Dans les deux cas il s'agit de conférer à la visée du passé un remplissage quasi intuitif. Parce que ces deux modalités de la pensée historique ricœurienne sont bien présentes chez Thucydide, elles méritent que l'on s'y arrête.

S'il faut admettre que l'écriture de l'histoire ne s'ajoute pas du dehors à la connaissance historique, mais fait corps avec elle, on peut accepter que l'histoire imite dans son écriture les types de mise en intrigue reçus de la tradition littéraire: le tragique, le comique, le romanesque, l'ironie. Ainsi, "nous apprenons à voir *comme* tragique, *comme* comique, etc., tel enchaînement d'événements."⁷⁶ Plusieurs grandes œuvres historiques, parmi lesquelles se situe clairement *l'Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, "dont le progrès documentaire a pourtant érodé la fiabilité scientifique," continuent d'être lues et appréciées précisément à cause du "caractère exactement approprié de leur art poétique et rhétorique à leur manière de voir le passé."⁷⁷ Ces ouvrages peuvent être lus simultanément comme de grands livres d'histoire et de grands romans. D'ailleurs, pour Ricœur, "l'étonnant est que cet entrelacement de la fiction à l'histoire n'affaiblit pas le projet de représentation de cette dernière, mais contribue à l'accomplir."⁷⁸ Donc, ceux qui reprochent à l'histoire de Thucydide de s'apparenter à la tragédie,⁷⁹ ne se sont pas rendu compte de leur valeur rhétorique et éthique dans la refiguration du passé. Selon Hayden White, les historiens modernes continuent de configurer leurs histoires en accord avec leur vision des événements, en faisant appel, sous les formes les plus subtiles, au génie romanesque, dramatique, comique, satirique.⁸⁰ Les historiens anciens étaient, bien sûr, plus fantaisistes, mais ils l'étaient à cause du même pacte de lecture complice qui demeure entre la voix narrative et le lecteur impliqué, selon lequel le lecteur suspend volontiers sa méfiance, pour faire confiance à l'historien. À ce propos Ricœur ajoute, se reportant tacitement à Thucydide: "au nom de ce droit, les historiens anciens n'hésitaient pas à mettre dans la bouche de leurs héros des discours inventés que les documents ne garantissaient pas, mais rendaient seulement plausibles."⁸¹

Thucydide, comme Ranke et Michelet, ne peut s'empêcher de rapporter les événements de la guerre en empruntant aux formes littéraires de son temps. Ses yeux horrifiés ont trouvé dans la forme tragique la meilleure façon de peindre la violence, la souffrance, l'ironie tragique, le désordre moral et social causés par la guerre (Th. III, 81-84). En effet, en lisant son œuvre nous avons toujours l'impression de lire la tragédie d'Athènes.⁸²

II. Faire-voir le passé: enargeia

Rappeler ces premiers partages, c'est rouvrir la question des relations entre voir et savoir, telles que le grec, comme nous l'avons vu, les a nouées, puis affronter celle du faire voir, du montrer et du persuader, c'est-à-dire entrer dans le dossier, jamais refermé depuis Aristote, du récit historique et de la *mimesis*, du récit comme imitation de ce qui s'est passé, comme exposé ou comme *poiesis*. Retomber donc en plein sur l'évidence de l'histoire.⁸³

Faire voir était la qualité la plus importante de l'*histor* dans la Grèce ancienne. Originellement, l'*histor* était "le témoin oculaire"; postérieurement, il est devenu "celui qui questionne les témoins et par-là arrive à la vérité," donc, celui qui atteint la vérité par le biais de l'enquête, soit, un juge. Donc, l'*histor* est un sujet qui juge et confirme dans le temps présent une connaissance qui se reporte à un événement du passé, qui n'a pas été nécessairement vu par lui. François Hartog affirme que "l'*histôr* est moins "celui qui sait pour avoir vu ou appris" que celui même de se porter garant."⁸⁴ Murari Pires considère que:

L'*histor* est, donc, celui qui atteint la vérité non exactement parce qu'il a vu ce qui s'est passé, mais parce qu'il le fait voir, en discernant qui dit vrai et qui dit faux. Grâce à cette découverte de la vérité concernant les faits, l'*histor*, par son arbitrage et judicature, atteste alors la légitimité qui classe les prétentions conflictuelles selon un ordre dû et établi.⁸⁵

Selon Paul Ricœur, il appartient à l'imaginaire de la représentance de "dépeindre" en "mettant sous les yeux" les événements aussi traumatiques qui défient les limites de la représentation, tels que ceux provoqués par l'Holocauste.⁸⁶ La fiction a ce pouvoir de susciter une illusion de présence, une illusion contrôlée, c'est-à-dire qui exige une distanciation critique. Cette illusion contrôlée n'a pas le but de plaire ni de distraire.

Elle est mise au service de l'individuation exercée par l'horrible comme par l'admirable. L'individuation par l'horrible, à laquelle nous sommes plus particulièrement attentifs, resterait aveugle en tant que sentiment, aussi élevé et profond soit-il, sans la quasi-intuitivité de la fiction. La fiction donne au narrateur horrifié des yeux. Des yeux pour voir et pour pleurer.⁸⁷

Ce que Ricœur soutient peut être constaté chez Thucydide. La fiction, fusionnée avec l'histoire, ramène cette dernière à leur origine commune dans l'épopée. Ce que l'épopée a réussi dans le domaine de l'admirable et de la renommée, véhiculant et préservant la gloire éphémère des héros et la légende des victimes, est comparable à ce qui est fait par l'histoire dans le domaine de l'horrible, comme une sorte d'épopée négative, qui préserve la mémoire de la souffrance. En ce point, selon Ricœur, l'historien rejoint l'aède et Thucydide n'est pas loin d'Homère.⁸⁸ L'historien athénien, horrifié par les incidents de la guerre, a eu la nécessité de nous les transmettre avec vivacité, sans que cela ait impliqué le sacrifice de l'objectivité et de l'impartialité. Les questions posées par les thèses sémiotiques et structuralistes d'Hayden White et Roland Barthes, le problème du négationnisme et de la quasi irreprésentabilité de la Shoah amènent Ricœur à échanger l'idée de "fictionnalisation du discours historique" par celle "d'entrecroisement de la lisibilité et de la visibilité."⁸⁹ Cependant, pour l'essentiel le philosophe français n'abandonne pas sa thèse sur le pouvoir de la représentation historique de montrer en racontant. Au contraire, il la développe et l'approfondit à partir des études de Louis Marin sur les privilèges rhétoriques de l'image, pour conclure comme auparavant que "le récit donne à comprendre et à voir."⁹⁰ Thucydide, quant à lui, n'a pas connu un Hayden White ou un Roland Barthes, mais il a connu un Gorgias de Leontium (*L'éloge d'Hélène*) et un Protagoras, lesquels ont mis l'accent sur l'effet rhétorique du langage et sur la relativité de tout discours verbal. Pour eux, entre les mots (*logoi*) et les événements (*erga*) il n'y a qu'un lien complètement arbitraire, le langage sert à créer des images illusives de la réalité et à persuader, sans aucun moyen de le

contrôler. De ce fait, il n'est pas possible de connaître ou de raconter la vérité. Il est à croire que la méthodologie établie par Thucydide et les critiques fréquentes à ceux qui utilisaient le *logos* et son pouvoir rhétorique-persuasif pour tromper (Th. II.35, 2; 41, 3-4; III.38, 42-43, 82; VII.8, 2) avaient pour but de combattre ces idées majoritairement propagées par les sophistes.⁹¹ Gregory Crane est même d'avis que Thucydide réagit contre cette situation avec une rhétorique de l'austérité.⁹²

Il apparaît alors que ce que François Hartog appelle l'évidence de l'histoire, Aristote l'établit comme l'effet rhétorique de la *dictio* dans sa théorie de la *lexis* (*Rhet.* III.10, 1410b 33), tandis que Ricœur le définit comme élément fondamental de la représentation historique. S'agissant d'événements *epoch-making*, c'est-à-dire d'événements qui demandent soit l'admiration, soit l'exécration, il est fait ici appel à une technique rhétorique connue dans les anciens traités de critique littéraire sous le nom d'*enargeia*.

Pour comprendre ce qu'est l'*enargeia* il faut parler aussi de son concept jumeau, *ekphrasis*.⁹³ Tous deux se confondent et on ne peut pas parler de l'un sans l'autre, dans la mesure où l'*enargeia* est l'âme même de l'*ekphrasis*.⁹⁴ Les deux se rapportent à la capacité d'écrire en plaçant sous les yeux et de faire voir avec l'imagination. Dans l'ancienne culture grecque-romaine, il était un artifice rhétorique fréquemment utilisé par les historiens, poètes et orateurs.⁹⁵ Les exemples les plus anciens se rapportent à l'épopée d'Homère. Dans l'historiographie, loin de trahir la confiance du lecteur, l'*enargeia* concourrait pour augmenter la crédibilité du récit, dans la mesure où elle approchait l'observation indirecte du lecteur de l'observation directe (*autopsia*) de l'historien ou du témoin, car en fin de compte "ce qui est imité dans l'*enargeia* et dans l'*ekphrasis* ce n'est pas la réalité mais la perception de la réalité."⁹⁶ Le langage essaie d'imiter l'acte même de voir. Thucydide était justement cité comme l'un des plus grands spécialistes dans l'application de cet artifice rhétorique et esthétique. Nicolas le Sophiste, un rhétoricien, dans une claire allusion à l'auteur de l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, affirme qu'un texte est considéré comme *ekphrastique* lorsqu'il est vivant et il est vivant lorsqu'il est détaillé. Une narration simple (*diegesis*) se borne à nous relater que les Athéniens et les Péloponnésiens ont commencé une guerre, mais un texte *ekphrastique* fait plus que cela: il nous renseigne sur les préparatifs, les équipages militaires de chaque côté, et décrit les combats (*Prog.* 68; II.9-10).⁹⁷ Plutarque (*Glor. Athen.* 347a-c), en commentant la description de la bataille dans le port de Syracuse (Th. VII.71), nous rappelle que le meilleur historien est celui qui, par les émotions et les personnages, compose son histoire comme une peinture. Et il ajoute que Thucydide fait toujours un effort pour parvenir à cette vivacité (*enargeia*), soucieux de faire du lecteur un spectateur et de susciter dans les lecteurs les mêmes sensations d'étonnement et de consternation qui ont été vécus par ceux qui ont assisté aux événements. Il y a, selon lui encore, une vivacité picturale (*graphikês enargeias*) dans la composition et dans la modélisation des événements.⁹⁸ Les lecteurs contemporains de Thucydide rejoignent l'évaluation de Plutarque. Pour Brunt, "Thucydide était de tous les historiens anciens le plus vif et excitant raconteur d'une histoire — chaque phrase peut être comme un tir d'appareil photo."⁹⁹ Hornblower souligne aussi la capacité de l'historien grec de nous faire voir et de nous engager émotionnellement dans ce qu'il nous raconte.¹⁰⁰

Les épisodes de l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse* les plus souvent invoqués dans les anciens manuels de rhétorique, connus sous le titre de *Progymnasmata*, pour illustrer ce talent de Thucydide, étaient la bataille nocturne (VII.43, 4), la fortification de Platée (III.21), l'épisode bien connu de la peste d'Athènes (II.49-54) et la construction de la machine de guerre (VII.43, 4). Nous

avons analysé quelques-uns de ces passages textuels et d'autres (II.2-4; III.49, 2-4; VI.99, 1-2) dans un article consacré à l'étude de "*l'ekphrasis* et de *l'enargeia* dans l'historiographie de Thucydide et dans la pensée philosophique de Paul Ricœur."¹⁰¹ Prenons ici comme exemple la description *pathétique*, détaillée et assez réaliste de la peste, qui a frappé avec violence les athéniens en 430 av J.C. deuxième année de la guerre. La survenance de l'épidémie, sa propagation et ses effets épouvantables (physiques et moraux) sur les citoyens athéniens occupe six chapitres, nous transcrivons ici un petit passage du chapitre, 49 où l'auteur énumère les premiers symptômes, suivi d'un autre du chapitre, 52 racontant la souffrance de ceux qui étaient frappés par cette douloureuse maladie:

On avait tout d'abord de fortes sensations de chaud à la tête; les yeux étaient rouges et enflammés: au dedans, le pharynx et la langue étaient à vif; le souffle sortait irrégulier et fétide. Puis survenaient, à la suite de ces premiers symptômes, l'éternuement et l'enrouement; alors, en peu de temps, le mal descendait sur la poitrine, avec accompagnement de forte toux. Lorsqu'il se fixait sur le cœur, celui-ci en était retourné; et il survenait des évacuations de bile, sous toutes les formes pour lesquelles les médecins ont des noms, cela avec des malaises terribles.

Des corps gisaient, au moment de mourir, les uns sur les autres; il y en avait qui roulaient par terre, à demi morts, sur les chemins et vers toutes les fontaines, mus par le désir de l'eau. Les lieux sacrés où l'on campait étaient pleins de cadavres, car on mourait sur place: devant le déchaînement du mal, les hommes, ne sachant que devenir, cessèrent de rien respecter, soit de divin, soit d'humain.¹⁰²

À travers *l'ekphrasis* l'historien, comme d'ailleurs de poète et l'orateur, essayait de partager avec les destinataires de son œuvre sa propre image des événements. Pour y arriver il stimule l'acte de voir avec l'imagination de ses lecteurs. En faisant ceci, Thucydide réalise son programme méthodologique de nous rendre une vision claire (*saphes skopein*) et une connaissance éclairée (*safôs eidenai*) de ce qui s'est passé. *L'enargeia* est alors en consonance avec la *mimesis*. Thucydide peut frapper émotionnellement ses lecteurs parce qu'il représente des émotions et des caractères réels et de la sorte il obtient l'effet éthique et pathétique chez le récepteur.¹⁰³ En conséquence, la rhétorique et la fiction ne s'avèrent pas un obstacle, mais plutôt un instrument précieux de représentation du passé, car elles permettent à l'histoire de s'approcher de la capacité de figuration et de reconnaissance de la mémoire. *L'opsis* devient donc le point de départ et d'arrivée, elle correspond à la fois à la préfiguration et à la refiguration. Au milieu reste la *mimesis* comme acte de configuration, comme *medium* entre l'œil de l'historien et la vision interne du lecteur.

Conclusion

Pour faire un bilan des résultats de la mise à l'épreuve de l'historiographie de Thucydide sous le regard conceptuel de Paul Ricœur, il faut dire que la perspective de l'historien grec s'avère limitée surtout au niveau de la préfiguration et de la configuration. Dans le premier cas, à cause des lacunes au niveau des preuves documentaires; dans le deuxième, parce que les éléments narratifs ont tendance à se superposer aux éléments historiographiques. En effet, on l'a vu, dans son récit il n'y a pas une coupure épistémologique nette par rapport au champ de la

fiction. Ricœur y est sans conteste plus attentif, même s'il faut reconnaître l'effort considérable de Thucydide pour son époque. Mais le génie de l'historien grec est visible surtout au niveau de la reconfiguration — c'est-à-dire là où il est capable d'insérer des éléments rhétoriques sans pour autant tomber dans la sophistique. C'est là que Thucydide et Ricœur se montrent vraiment proches l'un de l'autre, comme nous espérons avoir su démontrer.

Thucydide est souvent accusé de partialité et de subjectivité. Or, avec Ricœur on apprend qu'il y a une bonne et une mauvaise subjectivité.¹⁰⁴ Et dans ce sens, nous soutenons que la subjectivité thucydidienne est plutôt bonne que mauvaise, même lorsque son discours est plein d'intensité dramatique et de réalisme. Si *l'Histoire de la Guerre du Péloponnèse* semble parfois une tragédie, c'est que la guerre est en elle-même un événement effrayant et tragique ou comme le dit l'historien athénien "un professeur violent" (*biaios didaskalos*) (III.82, 2). En transposant de façon réaliste le caractère dramatique de la guerre et la violence qui lui est inhérente, l'historien souhaite que le lecteur soit émotionnellement affecté, et par conséquent, se sente plus proche du *pathos* réel et de la *res gestae*. Objectivité, selon Ricœur, ne veut pas forcément dire apathie.¹⁰⁵ Le philosophe français affirme que lorsqu'il s'agit d'événements aussi marquants que Auschwitz la neutralité éthique n'est pas possible ni souhaitable.¹⁰⁶ Ainsi, nous soutenons que le *moi pathétique* de Thucydide à l'œuvre dans le récit de la traumatique guerre du Péloponnèse est largement justifié et même surmonté par l'impartialité ou la soi-disant bonne subjectivité, *sine ira nec studio*.¹⁰⁷

L'impartialité et l'objectivité des grecs et notamment celles de Thucydide sont largement louées, entre autres, par Hannah Arendt, comme étant les plus dignes.¹⁰⁸ Thucydide, à la suite d'Homère, d'Eschyle, d'Hérodote et, dans la lignée de l'expérience démocratique de la *polis* athénienne du V^e siècle, a décidé de nous rapporter les divers points de vue, les différentes positions idéologiques, les intérêts et les arguments parfois antagoniques des parties en conflit. Plutôt que des vainqueurs et des vaincus, des victoires et des défaites, il y a des citoyens qui parlent, qui discutent et qui décident ce qu'ils doivent faire pour le bien de leur *polis*. S'il y a donc dans l'historiographie grecque une distance par rapport à l'objectivité dite "scientifique" de l'historiographie contemporaine, qui résulte des défauts au niveau de la méthodologie et de l'épistémologie, celle-ci ne se doit à aucun engagement doctrinal, à aucune partialité ou favoritisme. Bien au contraire, comme le souligne justement Hannah Arendt, cette objectivité propre des grecs, que l'on voit au plus haut degré chez Thucydide, c'est ce qui manque aux sciences historiques aujourd'hui:

Ce qui a obscurci la discussion moderne de l'objectivité dans les sciences historiques et qui a empêché qu'elle touche toujours les problèmes fondamentaux impliqués semble être le fait qu'aucune des conditions de l'impartialité homérique ou de l'objectivité thucydidienne n'est présente à l'époque moderne.¹⁰⁹

Bref, si la triple mimesis ricœurienne a pu illuminer la démarche de Thucydide pour y voir des similitudes mais aussi certaines limites, l'objectivité thucydidienne peut, pour sa part, nous révéler un handicap dans la manière contemporaine de faire de l'histoire et de penser l'opération historiographique. Il faut que l'historien contemporain apprenne à écrire les histoires, surtout les histoires nationales, à la façon de son collègue antique, c'est-à-dire en s'éloignant de

l'intérêt de son peuple, de son idéologie, de ses croyances, en évitant l'alternative entre la victoire et la défaite, les vainqueurs et les vaincus.

- 1 Virginia Hunter, *Past and process in Herodotus and Thucydides* (Princeton/New Jersey: Princeton University Press, 1982), 3. C'est nous qui traduisons.
- 2 Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire* (Paris: Seuil, 1971), 47.
- 3 Virginia Hunter établit comme but de son étude l'analyse des Histoires d'Hérodote et de Thucydide au moyen de concepts empruntés à l'historiographie contemporaine et à la méthodologie des sciences sociales. Voir: *Past and process in Herodotus and Thucydides* (Princeton/New Jersey: Princeton University Press, 1982), 3. La thèse de Paul Veyne dans *Comment on écrit l'histoire* est que la méthode historique n'a pas évolué depuis Hérodote et Thucydide, car pour lui, l'histoire continue d'être fondamentalement narrative et compréhensive. C'est à ce niveau qu'il affirme la possibilité d'une étude d'épistémologie historique qui se nourrirait exclusivement de quelques miettes tombées de la table d'Aristote et de Thucydide. Ricœur conteste cette thèse très proche de celles des narrativistes et donc très étroite par rapport aux développements et élargissements que la science historique a connus au long du XX^{ème} siècle.
- 4 Claude Calame, "Entre historiographie et fiction: indice, témoignage et tradition poétique (Hérodote et Thucydide)," *Vox Poetica*, [vox-poetica.org/t/articles/calame.html] (consulté en 2017-03-07). Voir aussi: Idem, *Pratiques poétiques de la mémoire. Représentations de l'espace-temps en Grèce ancienne* (Paris: La Découverte, 2006); Idem, "Pour une anthropologie des pratiques historiographiques," *L'Homme* 173, (2005): 11-46.
- 5 Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris: Seuil, 2000), 165-369.
- 6 Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 363.
- 7 Paul Ricœur, *Histoire et Vérité* (Paris: Seuil, 1955).
- 8 François Dosse, *Paul Ricœur, Michel de Certeau. L'Histoire: entre le dire et le faire* (Paris: L'Herne, 2006), 22.
- 9 François Dosse, *L'histoire*, (Paris: Armand Colin, 2000), affirme: "La vérité devient la raison d'être de l'historien et Thucydide pose un certain nombre de règles constitutives de la méthode à suivre. [...] Les premiers mots de la préface de son *Histoire du Péloponnèse* établissent un souci d'objectivation du réel historique" (13). François Hartog, *Évidence de l'histoire* (Paris: Gallimard, 2005), voit aussi en Thucydide un "maître de vérité": "Signe hautain d'une histoire austère, Thucydide d'Athènes marque le point de départ de l'histoire entendue comme discours de vérité, de ce discours qui a comme raison d'être et comme exigence de dire le vrai des *rerum gestarum* et comme privilège de faire de ses praticiens des "maîtres de vérité"" (92).
- 10 Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris: Seuil, 2000), 168, n. 2; Cf. François Dosse, *L'histoire*, (Paris: Armand Colin, 2000), 13.
- 11 Paul Ricœur, *Histoire et Vérité* (Paris: Seuil, 1964²), 29.

- 12 Paul Ricœur, *Temps et Récit I* (Paris: Seuil, 1983-1991), 288: "Aristote ne se borne pas à constater que l'histoire est trop "épisodique" pour satisfaire aux exigences de la *Poétique* (après tout, ce jugement est aisément révoquant, dès l'œuvre de Thucydide)."
- 13 Page 308.
- 14 Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire* (Paris: Seuil, 1971).
- 15 Paul Ricœur, *Temps et Récit II* (Paris: Seuil, 1984 -1991), 273, n. 1: "comme l'histoire pour Thucydide, l'œuvre d'art, pour le narrateur de *la Recherche*, peut faire "de ceux qui ne sont plus en leur essence la plus vraie " une acquisition perpétuelle pour toutes les âmes."
- 16 Th. I.22, 4. Pour la traduction: Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* vol. I (Paris: Les Belles Lettres, 2009), 35.
- 17 Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris: Seuil, 2000), 29: "Ces faits peuvent être dits acquis, voire, selon le vœu de Thucydide, élevés au rang de "possession à jamais". Ainsi les événements eux-mêmes tendront-ils, sous le régime de la connaissance historique, à rejoindre des "états de choses ".
Page 168, n. 2: "La problématique de la vérité commence moins par Hérodote, le premier *histor*, que par Thucydide et son "culte du vrai ".
Page 173, n. 5: "Là où Homère invoque son rapport privilégié aux Muses [...], Hérodote se nomme à la troisième personne, lui et son lieu: "Hérodote de Thourioi expose ici ses recherches "; Thucydide après lui dira qu'il a "mis par écrit," le récit de la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens. C'est ainsi que le renom (*kleos*) des Grecs et des Barbares, une fois "exposé," puis "inscrit," sera une "possession (*ktema*) à jamais ". On ne saurait toutefois parler d'une franche et définitive coupure entre l'aède et l'historien, ou, comme on dira plus loin, entre l'oralité et l'écriture. La lutte contre l'oubli et la culture de l'éloge, face à la violence de l'histoire, sur fond de tragédie, mobilisent toutes les énergies de la diction." Page 209: "Ce moment de mise en archive du témoignage est marqué dans l'histoire de l'historiographie par l'apparition de la figure de l'*histor*, sous les traits d'Hérodote, de Thucydide et des autres historiens grecs, puis latins."
- 18 François Dosse, *L'histoire*, (Paris: Armand Colin, 2000).
- 19 Raymond Aron, "Thucydide et le récit historique" in Idem, *L'histoire et ses interprétations. Entretiens autour d'Arnold Toynbee* (Paris: Mouton, 1961), 124-167.
- 20 François Hartog, *Le miroir d'Hérodote: essai sur la représentation de l'autre* (Paris: Gallimard, 1983) et Idem, *Évidence de l'histoire* (Paris: Gallimard, 2005).
- 21 François Châtelet, *La naissance de l'Histoire* (Paris: Minuit, 1962).
- 22 Nicole Loraux, "Thucydide n'est pas un collègue," *Quadernidi storia* 12 (1980): 55-82. Cf. Idem, "Thucydide a écrit la Guerre du Péloponnèse," *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens* 1 (1986): 139-161.
- 23 Carlo Ginzburg, *History, rhetoric, and proof* (Hanover and London: University Press of New England, 1999) affirme à propos du "paradigme indiciaire" mis en place par Thucydide dans les premiers

chapitres connus comme "archéologiques": "Mon accent mis sur la preuve conduit à un accent beaucoup plus important sur l'utilisation audacieuse qui fait Thucydide d'indices archéologiques ou littéraires comme preuve d'une reconstruction conjecturale d'un passé lointain" (48). Il est étonnant que cette attitude pionnière de l'historien grec soit restée présente jusqu'à nos jours, car "[...] depuis le temps de Thucydide jusqu'à aujourd'hui, les historiens ont rempli tacitement les lacunes de leurs preuves avec ce qui est (ou ce qu'ils considèrent comme) naturel, évident et donc certain. [...] L'orateur judiciaire qui a reconstruit un événement du passé en scrutant des indices et des témoins était plus proche de Thucydide l'archéologue (et d'Aristote l'antiquaire) qu'Hérodote, un historien qui n'était pas particulièrement préoccupé ni par les preuves ni par les enthymèmes" (47).

24 Carlo Ginzburg, *History, rhetoric, and proof*: voir la note précédente.

25 Selon A. Momigliano, *Les fondations du savoir historique* (Paris: Les Belles Lettres, 1992): "Au XIX^e siècle, trois historiens aussi différents que Ranke, Macauley et Eduard Meyer considéraient Thucydide comme l'historien modèle" (1). Selon Hartog, *Évidence de l'histoire* (Paris: Gallimard, 2005), David Hume considérerait la première page de Thucydide comme "le début de l'histoire véritable" (92).

26 Apud: François Hartog, *Évidence de l'histoire*, 100.

27 Paul Ricœur, *Temps et Récit III: le temps raconté* (Paris: Seuil, 1985-1991), 272-283. Cf. Idem, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris: Seuil, 2000), 359-368.

28 C'est nous qui traduisons.

29 Martinho Soares, *História e Ficção em Paul Ricœur e Tucídides (Histoire et fiction chez Paul Ricœur et Thucydide)* (Porto: Fundação Eng.º António de Almeida, 2014).

30 Claude Calame, "Entre historiographie et fiction: indice, témoignage et tradition poétique (Hérodote et Thucydide)," *Vox Poetica*, [vox-poetica.org/t/articles/calame.html] (consulté en 2017-03-07).

31 Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris: Seuil, 2000), 235, 436-448; Voir aussi Paul Ricœur, "L'écriture de l'histoire et la représentation du passé" *Annales* 4 (2000), 731-747.

32 Cette citation est extraite de l'article de Christian Delacroix, "De quelques usages historiens de P. Ricœur," in *L'histoire entre mémoire et épistémologie. Autour de Paul Ricœur*, éd. B. Müller (Lausanne: Payot, 2005), 105. Selon Delacroix: "l'originalité de [... *La mémoire, l'histoire, l'oubli*], par rapport aux développements antérieurs de P. Ricœur sur le nécessaire projet d'objectivité de l'histoire, est d'insister sur l'imbrication de ces trois moments méthodologiques [...] et sur la contrainte incessante de l'impératif documentaire — avec son noyau dur de la critique des témoignages — qui opère aussi bien dans le moment d'explication/compréhension que dans celui de l'écriture. Ce déplacement de la contrainte de la preuve documentaire tout au long de l'opération historiographique vise, en particulier, à rappeler que la phase de représentation/écriture, pourtant exposée à la clôture discursive, a avant tout en charge de réaliser la visée de vérité propre au discours historique."

- 33 Th. I.21, 1. Pour la traduction: Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* vol. I (Paris: Les Belles Lettres, 2009), 33.
- 34 Th. I.22, 2-3. Pour la traduction: Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* vol. I (Paris: Les Belles Lettres, 2009), 35.
- 35 Th. I.1, 3. Pour la traduction: Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* vol. I (Paris: Les Belles Lettres, 2009), 3.
- 36 Claude Calame, "Entre historiographie et fiction..." [vox-poetica.org/t/articles/calame.html]. Pour une étude philologique et sémantique de ces termes grecs, voir: Simon Hornblower, *Thucydides* (London: Duckworth, 1987), 73-109 et Carlo Ginzburg, *History, rhetoric, and proof* (Hanover and London: University Press of New England, 1999).
- 37 Voir Nicole Loraux, "Thucydide a écrit la Guerre du Péloponnèse," *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens* 1 (1986): 151-154.
- 38 Murari Pires, "Thucydide et l'assemblée sur Pylos (IV.26-28): rhétorique de la méthode, figure de l'autorité et détours de la mémoire," *The Ancient History Bulletin* 17 (2003), 130. Voir aussi: Virginia Hunter, *Past and process in Herodotus and Thucydides* (Princeton/New Jersey: Princeton University Press, 1982), 120; A. Momigliano, *Les fondations du savoir historique* (Paris: Les Belles Lettres, 1992), 49; Adam Parry, *Yale Classical Studies* (Cambridge: Cambridge University Press, 1972), 48. Sur le rôle et l'autorité de l'*histor* dans la Grèce ancienne, voir aussi: André Sauge, *De l'épopée à l'histoire. Fondement de la notion d'historiê* (Francfort: Peter Lang, 1992).
- 39 François Hartog, *Évidence de l'histoire*, 76.
- 40 Certains spécialistes de l'œuvre thucydidienne croient que sa méfiance envers les indices du passé et la préférence pour le contact visuel et les témoins oculaires sont la cause de l'option pour une histoire du temps présent. Voir: Moses Finley, *Mythe, Mémoire, Histoire* (Paris: Flammarion, 1981), 30-31; A. Momigliano, *Les fondations du savoir historique*, 47; François Hartog, *Évidence de l'histoire*, 76.
- 41 La tradition orale demeurerait la principale source pour les historiens anciens et Thucydide ne rompt pas avec cette pratique. Voir Arnaldo Momigliano, *La historiografia griega* (Barcelona: Editorial Crítica, 1984), 99. Malgré la prédominance des sources orales, Thucydide utilise d'autres genres documentaires comme des épigraphies, des inscriptions ou des indices archéologiques. À ce propos, voir: Simon Hornblower, *Thucydides* (London: Duckworth, 1987), 73-109.
- 42 Voir: Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 3-65, 201-230; Idem, "Entre la mémoire et l'histoire," *Projet* 248 (1996), 7-16; Idem, "Histoire et mémoire," in *De l'histoire au cinéma*, ed. A. Baecque et C. Delage (Bruxelles: Ed. Complexe, 1998), 17-28; Idem, "L'écriture de l'histoire et la représentation du passé" *Annales* 4 (2000), 731-747.
- 43 Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 205-206. Cf. Robin G. Collingwood, *The idea of history* (London: Oxford University Press, 1946), le chapitre 5: "Greek historical method and its limitations."

- 44 Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 206, 364.
- 45 François Hartog, *Évidence de l'histoire*, 236.
- 46 Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 26.
- 47 Claude Calame, "Entre historiographie et fiction...", [vox-poetica.org/t/articles/calame.html].
- 48 Th. I.21, 1. Pour la traduction: Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* vol. I (Paris: Les Belles Lettres, 2009), 33.
- 49 Th. I.22, 4. Pour la traduction: Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* vol. I (Paris: Les Belles Lettres, 2009), 35.
- 50 A ce propos, voir: L. Edmunds, "Thucydides in the Act of Writing," in *Oxford Readings in Classical Studies*, ed. J. Rusten (Oxford: Oxford University Press, 2009), 91-114.
- 51 W. R. Connor, *Thucydides* (Princeton/New Jersey: Princeton University Press, 1984), 28.
- 52 Gregory Crane, *The Blinded Eye. Thucydides and the new written word* (Boston Way, Lanham, Maryland: Rowman & Littlefield publishers, inc., 1996), 8.
- 53 Nicole Loraux, "Thucydide a écrit la Guerre du Péloponnèse," *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens* 1 (1986): 149.
- 54 À ce propos, dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricœur parle d'un double jeu de présence-absence: "la représentation historique est bien une image présente d'une chose absente; mais la chose absente se dédouble elle-même en disparition et existence au passé. [...] L'absence serait ainsi dédoublée entre l'absence comme visée par l'image présente et l'absence des choses passées en tant que révolues par rapport à leur "avoir été"" (367).
- 55 Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 7-24.
- 56 Paul Ricœur, *Temps et Récit* III, 281.
- 57 Jacqueline Romilly, *L'invention de l'histoire politique chez Thucydide* (Paris: Rue d'Ulm, 2005), 26: "Au lieu de lois formulées, l'œuvre de Thucydide présente seulement des vraisemblances suggérées."
- 58 À l'appui de notre lecture nous nous permettons de renvoyer à Raymond Aron: "Thucydide et le récit historique" in Idem, *L'histoire et ses interprétations. Entretiens autour d'Arnold Toynbee* (Paris: Mouton, 1961), 124-167. De même, G. Collingwood, *The idea of history* (London: Oxford University Press, 1946): dans son chapitre 6: "Herodotus and Thucydides," il soutient que les lois d'ordre psychologique maîtrisent les actions des acteurs de *l'Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, et qu'en ceci il partage avec Platon la même fascination pour les lois générales, pour ce qui est immuable. Mais Francis Cornford, *Thucydides Mythistoricus* (Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1971) nous rappelle que l'on ne peut pas parler des lois chez Thucydide comme nous parlons des modernes lois des sciences de la nature ou des sciences sociales, la causalité implicite n'est pas du tout la même

(69). Sur cette question de la causalité et de la loi chez Thucydide, voir aussi: François Châtelet, *La naissance de l'Histoire* (Paris: Minuit, 1962), 288; C. Mugler, "Sur la méthode de Thucydide," *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, supplément *Lettres d'humanité* 4 (1951): 20-51 et Virginia Hunter, *Past and process in Herodotus and Thucydides*, 163-165.

59 Paul Ricœur, *Temps et Récit I*, 79-86, 125-135, 276-286.

60 L'analyse classique que Romilly fait du texte thucydidien, *Histoire et raison chez Thucydide*, (Paris: Les Belles Lettres, 1956), souligne ce que nous pouvons appeler, d'après Ricœur et Aristote, plusieurs synthèses de l'hétérogène, l'agencement de faits distincts assemblés ici autour de thèmes généraux. La thèse de Romilly insiste sur l'unité profonde l'œuvre de Thucydide (33), les événements étant soigneusement choisis en fonction des idées générales qui donnent forme au texte. De cette façon, l'ensemble se laisse suivre, prend du sens, et peut être compris. Selon Romilly, c'est ce qui explique que Thucydide ne choisisse que des événements qui puissent contribuer au déroulement de l'intrigue, laissant de côté tout ce qui est adventice ou accidentel (48, 69). Hornblower, quant à lui, a un point de vue différent, voir: *Thucydides* (London: Duckworth, 1987), 34.

61 Virginia Hunter, *Past and process in Herodotus and Thucydides* (Princeton/New Jersey: Princeton University Press, 1982).

62 Aristote, *La Poétique*, texte, traduction, notes par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot (Paris: Seuil, 1980).

63 *Temps et Récit I*, 85.

64 *Temps et Récit I*, 288. Voir ci-dessous note 12.

65 Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 232: "Les interactions humaines [...] survenant entre les agents et les patients de l'agir humain, ne se prêtent aux processus de modélisation par lesquels l'histoire s'inscrit parmi les sciences sociales qu'au prix d'une objectivation méthodique qui a valeur de coupure épistémologique par rapport à la mémoire et au récit ordinaire." Voir aussi *Temps et Récit I*, 311-315.

66 *Temps et Récit I*, 136.

67 *Temps et Récit III*, 330.

68 W. Robert Connor, *Thucydides* (Princeton/New Jersey: Princeton University Press, 1984), 18. C'est nous qui traduisons.

69 Jacqueline Romilly, *Histoire et raison chez Thucydide* (Paris: Les Belles Lettres, 1956), 102.

70 W. Robert Connor, *Thucydides*, 16. Pour une caractérisation de la publique cible de Thucydide, voir *Ibid.*, 12-13. C'est nous qui traduisons.

71 Gregory Crane, *The Blinded Eye. Thucydides and the new written word* (Boston Way, Lanham, Maryland: Rowman & Littlefield publishers, inc., 1996), oppose le sensationnalisme d'Hérodote à la

maîtrise émotionnelle de Thucydide, qui s'efforce de transmettre le *pathos* de façon sobre, sans tomber dans les excès rhétoriques condamnés par lui-même (241).

72 Jacqueline Romilly, *Histoire et raison chez Thucydide*, 89: "La tendance à représenter les faits par la mise en scène de personnages en train d'agir est la donnée même de la tragédie; or, la tragédie est bien pour les Grecs l'œuvre littéraire par excellence."

73 W. Robert Connor, *Thucydides*, 8; Jacqueline Romilly, *Histoire et raison chez Thucydide*, 86-87, 102.

74 *Temps et Récit* III, 336-342.

75 *Temps et Récit* III, 341.

76 *Temps et Récit* III, 337.

77 *Temps et Récit* III, 337.

78 *Temps et Récit* III, 337.

79 Francis Cornford, *Thucydides Mythistoricus* (Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1971); Nicole Loraux, "Thucydide n'est pas un collègue," *Quaderni di storia* 12 (1980): 55-82; Idem, "Thucydide a écrit la Guerre du Péloponnèse," *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens* 1 (1986): 139-161; Adam Parry, *Yale Classical Studies* (Cambridge: Cambridge University Press, 1972), 47-61; Idem, *Logos and Ergon in Thucydides* (Salem, New Hampshire: Ayer Company Publishers, inc., 1988).

80 H. White, *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe* (Baltimore: John Hopkins UP, 1973).

81 *Temps et Récit* III, 338.

82 W. P. Wallace, "Thucydides," *Phoenix* XVIII: 4 (1964): 256: "Et pourtant, il est difficile de lire l'histoire de la guerre du Péloponnèse sans avoir l'impression que l'on lit la tragédie d'Athènes." C'est nous qui traduisons. Cf. Simon Hornblower, *Thucydides* (London: Duckworth, 1987), 148.

83 François Hartog, *Évidence de l'histoire*, 237.

84 *Évidence de l'histoire*, 72.

85 "Thucydide et l'assemblée sur Pylos (IV.26-28): rhétorique de la méthode, figure de l'autorité et détours de la mémoire," *The Ancient History Bulletin* 17 (2003), 133.

86 *Temps et Récit* III, 339-341.

87 *Temps et Récit* III, 341-342.

88 *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 173. Voir ci-dessous note 17.

89 *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 339-358.

- 90 *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 341.
- 91 Gregory Crane, *The Blinded Eye. Thucydides and the new written word*, 218: "Gorgias, in fact, champions the very practice that Thucydides condemns, for it is Thucydides who insists that language simply represents the *erga*, the real facts of the case."
- 92 Gregory Crane, *The Blinded Eye. Thucydides and the new written word*, 215.
- 93 Pour l'étude spécifique du concept d'*enargeia* nous suggérons les travaux suivants: G. Zanker, "Enargeia in the Ancient Criticism of Poetry," *Rheinisches Museum* 124 (1981): 297-311; C. Calame, "Quand dire c'est faire voir: l'évidence dans la rhétorique antique" *Études de Lettres* 4 (1991): 3-22.; A. D. Walker, "Enargeia and the Spectator in Greek Historiography," *TAPhA* 123 (1993): 353-377.; A. Kemman, "Evidentia," in *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, ed. Gert Ueding (Tübingen: Bd. 3, 1996), Sp. 33-47; C. Ginzburg, "Montrer et citer: la vérité de l'histoire," *Le Débat* 56 (1989): 43-54; A. Zangara, *Voir l'histoire. Théories anciennes du récit historique, II^e siècle avant J.-C. — II^e siècle après J.-C* (Paris: Vrin, 2007); H. F. Plett, *Enargeia in Classical Antiquity and the Early Modern Age: The Aesthetics of Evidence* (Leiden/Boston: Brill, 2012). Sur l'*ekphrasis* il y a un très grand nombre de travaux. On se borne ici à quelques-uns des plus significatifs: F. Zeitlin, "The artful eye: vision, ekphrasis and spectacle in Euripidean theatre," in *Art and Text in Ancient Greek Culture*, eds. S. Goldhill et R. Osborne (Cambridge: Cambridge University Press, 1994) 138-196; J. Elsner (ed.), *The Verbal and the Visual: Cultures of Ekphrasis in Antiquity*, (Victoria: Aureal Publications, 2002); S. Goldhill, "What is ekphrasis for?," *Classical Philology* 102/1 (2007):1-19; R. Webb, *Ekphrasis, imagination and persuasion in ancient rhetorical theory and practice* (Surrey: Ashgate, 2009).
- 94 G. Zanker, "Enargeia in the Ancient Criticism of Poetry," *Rheinisches Museum* 124 (1981) observe que le concept d'*enargeia* est antérieur à celui d'*ekphrasis*, mais à un moment donné les deux commencent à être utilisés de façon indistincte (307).
- 95 Aujourd'hui on ne parle plus d'*enargeia*, mais on continue à parler d'*ekphrasis*. Dans l'antiquité classique, cette technique consistait dans une description détaillée, qui visait à mettre sous les yeux du récepteur, avec vivacité (*enargeia*), quelque chose ou qui visait tout simplement à faire appel à l'imaginaire et aux émotions du récepteur. De nos jours, la même technique s'applique encore à tous les genres littéraires, mais le concept a souffert une mutation sémantique: il peut signifier soit la description poétique d'une œuvre d'art sculpturale ou appartenant à l'univers de la peinture, soit la représentation verbale d'une représentation visuelle. Selon Denys d'Halicarnasse (*Lys.* 7; I.14, 17), le but de l'*ekphrasis* était de "rendre les auditeurs spectateurs." Le point fondamental de l'*ekphrasis* pour Quintilien était la disposition du sujet sous les yeux: *sub oculis subiectio* (*Inst. Or.* 9. 2. 40). Cependant, même dans la culture actuelle ou moderne, il y a des historiens et des penseurs renommés qui, sans évoquer les mots *ekphrasis* et *enargeia*, nous rappellent que l'histoire doit montrer, faire voir, rendre évident: outre les travaux déjà cités de Claude Calame, ou même de Carlo Ginzburg, dans *History, rhetoric, and proof*, nous suggérons: Jacques Rancière, *Les noms de l'histoire. Essai de Poétique du savoir*, Paris: Seuil, 1992), 25-54; Antoine Prost, *Douze Leçons sur l'histoire*

- (Paris: Seuil, 1996), 273; Charles Seignobos, "L'enseignement de l'histoire comme instrument d'éducation politique," apud Prost, *Douze Leçons sur l'histoire*, 274.
- 96 Ruth Webb, *Ekphrasis, imagination and persuasion in ancient rhetorical theory and practice* (Surrey: Ashgate, 2009), 38: "Ce qui est imité en *ekphrasis* et *enargeia*, n'est pas la réalité, mais la perception de la réalité. Le mot ne cherche pas à représenter, mais à avoir un effet dans l'esprit de l'auditoire qui imite l'acte de voir." C'est nous qui traduisons.
- 97 Dans les *Progymnasmata*, l'*enargeia* était encore définie comme l'*arete* de la description figurative (*Prog.* 2; II.119, 27 Sp e *Prog.* 10; II.16, 32 Sp). Le dessein de l'*ekphrasis* était l'*enargeia*.
- 98 Sur le rapport entre littérature et peinture, voir le fameux aphorisme de Simonide de Ceos, cité par Plutarque dans le même texte (*Glor. Athen.* 347a-c). Dans la *République* (10.605a), Platon associe le poète au peintre et il leur reproche à tous les deux d'être faux. Aristote aussi fait plusieurs déclarations à ce sujet dans la *Poétique* (1448a5, 1450a27, 1450b1) et dans la *Rhétorique* (3.10, 1410b33). Horace, dans l'*Epistola ad Pisones* (vv. 361-364), prononce la formule célèbre *ut pictura poesis*. Ricoeur (*La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 342) s'inscrit dans la continuité de cette tradition aphoristique: "on peut dire tour à tour de l'amateur d'art qu'il lit une peinture et du narrateur qu'il dépeint une scène de bataille."
- 99 P. A. Brunt, *Studies in Greek History and Thought* (Oxford: Clarendon Press, 1993), 403. Nous traduisons.
- 100 Simon Hornblower, *Thucydides* (London: Duckworth, 1987), 34.
- 101 Martinho Soares, "Ekphrasis e enargeia na historiografia de Tucídides e no pensamento filosófico de Paul Ricoeur," *Talia Dixit* 6 (2011): 1-23. <http://www1.unex.es/arengas/taliadixit6.htm>
- 102 Th. II. XLIX, 2-3; LII., 2-3. Pour la traduction: Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* vol. I (Paris: Les Belles Lettres, 2009), 295; 301.
- 103 Vivienne Gray, "Mimesis in greek historical theory," *American Journal of Philology*, 108/3 (1987): 467-486. Sur la question de la mimesis, nous renvoyons à l'ouvrage classique de E. Auerbach, *Mimesis: Dargestellte Wirklichkeit in der abendländischen Literatur* (Berne: Francke, 1946).
- 104 Paul Ricoeur, *Histoire et Vérité*, 38.
- 105 *Ibid.*
- 106 Paul Ricoeur, *Temps et Récit* III, 339.
- 107 Romilly, *L'invention de l'histoire politique chez Thucydide* (Paris: Rue d'Ulm, 2005), 31-40.
- 108 Hannah Arendt, *Between Past and Future: six exercices on political thought* (New York: The Viking Press, 1961), 41-90.
- 109 Hannah Arendt, *Between Past and Future*, 52. C'est nous qui traduisons.